

REVUE DES LIVRES HONGROIS

PHILOSOPHIE

Jules KORNIS. — *Az államférji. A politikai lélek vizsgálata.* [L'Homme d'Etat. Analyse de l'esprit politique]. En grand 8°, t. I, 306 p.; t. II, 381 p., 1933.

Voici un nouveau sujet dans le domaine de la psychologie. Jusqu'ici, personne n'avait essayé d'analyser la structure psychique de l'homme d'Etat, ce qui s'explique par le fait que peu de psychologues avaient fait une carrière politique et que par conséquent, peu de savants avaient des expériences personnelles, si nécessaires pour traiter un sujet de ce genre. D'autre part, ceux d'entre eux qui avaient pu être amenés à faire de la politique n'avaient pas assez de talent pour étudier cette faculté d'âme et ce type psychique. Or, M. Kornis réunit en lui les qualités du psychologue et de l'homme d'Etat, étant donné qu'il est professeur à l'Université de Budapest, sous-secrétaire d'Etat et député, en même temps qu'un des représentants les plus éminents de la psychologie hongroise contemporaine. En dehors de ces conditions d'ordre individuel, les difficultés de caractère méthodologique sont également très graves. Il est bien connu que les catégories générales de la psychologie d'aujourd'hui sont loin de suffire à classer toutes les manifestations de la vie psychique de plus en plus différenciée. En vain avait-on recours à ces théories générales, abstraites et peu caractéristiques, pour décrire une structure aussi compliquée que celle de l'homme d'Etat. On avait à peine commencé à utiliser, au point de vue psychologique, les matériaux des sciences historiques (correspondances, mémoires, etc...). Pourtant, on ne saurait traiter un homme d'Etat et son milieu qu'en évoquant l'atmosphère historique de l'époque où il a vécu et agi. C'est pourquoi il est d'une importance capitale que M. Kornis soit aussi un excellent historien, spécialiste de l'histoire de la pédagogie. Grâce à cette variété de son talent et de ses connaissances, il a adopté une méthode de caractère biographique, mise au service de l'analyse psychologique. Voilà en quoi consiste la méthodologie de ces deux gros volumes qui font prévoir dans quelle mesure l'analyse des documents historiques

contribuera à élargir et à enrichir le domaine de la psychologie.

L'auteur s'est donné pour tâche de décrire le type général de l'homme d'Etat, et de fixer les traits caractéristiques de sa structure psychique en vue d'un tableau d'ensemble de caractère presque « normatif ». Il commence par constater que le *vrai* homme d'Etat doit toujours être conscient de sa vocation et de sa mission. Il est d'avis qu'il faut traiter cette prédisposition considérée comme point de départ, au point de vue téléologique. Tous les autres traits de caractère ne sont que les conséquences logiques de l'idée de vocation de l'homme d'Etat (par rapport à cette conception téléologique, l'auteur a donné à la première partie le titre d'« ethos » de l'homme d'Etat, v. pp. 37-304). En examinant les différences entre vocation et occupation, on arrive à constater que le type idéal d'homme politique est conditionné par l'idée de vocation conçue par antinomie et donnant un aspect d'unité à toute sa carrière. Ce diapason intérieur se fait sentir, dans le domaine de l'action extérieure, par la foi, la confiance en soi et la force de volonté. C'est à ce point qu'apparaît l'importance des journaux et des mémoires absolument sincères du comte Széchenyi et de Kossuth, représentants de « l'ère des réformes » en Hongrie. Même dans l'œuvre d'un homme d'Etat-écrivain comme Disraëli, l'analyse psychologique pourrait révéler des richesses inexplorées. L'idée de vocation se manifeste sous deux aspects divers chez le missionnaire et l'homme d'Etat : celui-ci est optimiste et réaliste ; celui-là s'élève, grâce à son idéalisme, loin au-dessus de la réalité. L'homme politique croit avoir une mission et être, pour l'accomplir, doué des facultés nécessaires, d'où une attitude de rudesse et d'« égocentrisme », opposée à un certain manque d'énergie éthique. Le sentiment de vocation se trouve enfoncé en des régions métaphysiques, sources d'énergie dynamique et de force suggestive. Grâce à cette structure d'ordre supérieur, le vrai homme d'Etat se distingue nettement du fonctionnaire routinier, qui ne fait que manier les instruments de la politique.

La conscience de la vocation, en tant qu'élément formel, est doublé de contenus d'ordres divers ; certains idéals commencent à se cristalliser dans la mentalité de l'homme politique (liberté, conceptions idéales d'ordre religieux, national, impérialiste, économique, social et humanitaire), de même que des fictions politiques aptes à satisfaire aux tendances idéalistes de la foule. C'est l'« eros » politique qui prête une certaine force dynamique à ces formes idéales mettant en action les qualités de l'homme d'Etat. L'idéal ne se manifeste pas sous la forme d'« amour sentimental », mais au contraire, le vrai politicien trouve son plaisir dans les possibilités de lutter et

de souffrir, comme l'avait dit Platon; selon lui, ce type est « philopolis », subissant tour à tour des épreuves de délice et de douleur.

La force et la ténacité de la volonté, l'amour du travail (sans aucune tendance à l'hyperactivité), la concentration intérieure, ainsi que la hardiesse laissent peu de tranquillité à l'homme d'Etat. « Le calme n'est pas l'attitude des hommes libres », dit Clémenceau. D'autre part, le politique militaire n'a pas de souplesse dans ses actes et dans sa volonté; incapable de résoudre les problèmes, il préfère les trancher tout d'un coup, et c'est pourquoi il précipite parfois sa décision. Un des chapitres les plus nuancés de M. Kornis, traite des formes supérieures de la *responsabilité*, ainsi que des *qualités suggestives* de l'homme d'Etat. Celui qui est pénétré de l'intérêt de la nation entière sait toucher avec une force égale la raison et le cœur, laissant rayonner presque involontairement sa foi intérieure. « La foi seule est capable de déplacer des montagnes... la raison n'est qu'un moyen qui ne pourrait jamais être le vrai moteur des foules » (Mussolini). Pour terminer, M. Kornis examine encore deux facultés de caractère réaliste, à savoir : le *sens de l'homme politique pour la réalité* et la *connaissance des hommes*. Bien entendu, ce schéma ne peut donner une idée de la richesse inouïe de cette partie théorique. Pour la mieux connaître, il faudrait naturellement la lire en original.

Dans le second tome (La structure psychique de l'homme d'Etat), l'auteur ne se borne plus à révéler les éléments généraux de ce type psychologique, mais au contraire il se met à décrire des types individuels qui, par leurs données, pourront servir à établir les cadres généraux de ce type psychique (hommes d'Etat objectifs et subjectifs, types statiques et dynamiques, classés selon l'âge et les couches sociales). Il analyse, sous l'angle de la psychologie politique, le rôle de l'*intellect* (initiation politique, imagination, connaissances spéciales, rôle des sciences philosophiques, politiques et économiques), du *sentiment* (ambition, vanité, orgueil, jalousie, agressivité, maîtrise de soi-même), et de la *volonté* (respect et maintien des principes, opportunisme, etc...), en donnant une série de petits essais magistraux, qui contribuent tous à enrichir de couleurs et de nuances l'unité de cette conception grandiose.

Bien que M. Kornis s'appuie plutôt sur les principes de la psychologie individuelle que sur ceux de la psychologie collective, son ouvrage ne devient jamais trop unilatéral. Le lecteur goûtera avec un plaisir particulier l'abondance des notes biographiques qui, aussi bien que les citations, servent à illustrer les constatations théoriques. Ajoutez le style vif et plastique de l'auteur qui témoigne toujours de la réalité vivante

de ses expériences. Il se plaît à évoquer, non seulement les figures des grands politiciens européens, de Pévilès à Cecil Rhodes, Clémenceau et Disraëli, en consacrant des pages entières à Cavour, Bismarck, Lincoln et Mussolini, mais encore celles de l'Extrême-Orient (comme le prince Ito, etc...). C'est ainsi que les théories, si riches d'exemples, réussissent à refléter la multiplicité de la vie même. A notre avis, la profonde compréhension des problèmes de l'époque contemporaine, ainsi que la caractéristique du vrai homme d'Etat, — juste à l'heure où l'on tend à une sélection démocratique des hommes politiques, contribueront à donner à cet ouvrage une importance dépassant de loin les cadres des ouvrages d'un intérêt purement psychologique.

Etienne DÉKÁNY.

LINGUISTIQUE

Zoltán GOMBOCZ et Jean MELICH. — MAGYAR ETYMOLOGIAI SZÓTÁR [Dictionnaire étymologique de la langue hongroise], fasc. XI, *erdő-faristár*, Budapest, 1934, col. 160.

Voici un nouveau fascicule de cette synthèse tant attendue de la linguistique hongroise. Nos deux éminents linguistes préparent lentement mais avec d'autant plus de prudence et de sûreté cet ouvrage fondamental qui, certainement, ne manquera pas de jeter des lumières nouvelles non seulement sur l'histoire de notre langue, mais aussi sur la préhistoire hongroise. Les mots comme *erkölcs* (d'origine mongole), *ezer* (d'origine iranienne) ainsi que tous les mots d'origine finno-ougrienne nous ramènent à des époques plus ou moins obscures pour lesquelles toutes les recherches s'appuient, faute d'autres documents, sur la linguistique et l'archéologie. En dehors de ces relations lointaines, les auteurs consacrent une attention particulière aux mots d'origine slave (lisez, à titre d'exemple, leur article magistral sur le nom de la ville *Esztergom*) et néolatine. Signalons l'étymologie du mot *ereklye* (reliques), qui remonte soit à une forme supposée du latin vulgaire (**ariquilia*), soit à une forme italienne dialectale (*arlique*, etc.) Il serait peut-être plus difficile de le faire dériver du vieux français *ariquile*, bien que cette hypothèse soit aussi proposée par les savants auteurs. En tout cas, nous avons ici à faire à une métathèse assez compliquée, semblable à l'évolution du mot *kagyló* (conque, de l'it. *cochiglia*). Comme M. Tamás vient de le remarquer (*Magyar Nyelv*, 1934, p. 243), le mot roumain *ev* (latinisme récent, employé surtout dans « *evul*

mediu » le Moyen Age) n'a rien à voir avec le mot *év* « année ». De même, il faudra probablement séparer le mot dialectal *fanti* (« 1. homme d'un air gauche; 2. idiot » cf. *fandi* « valet de chiens ») du roum. *fante* qui est non seulement un mot d'emprunt assez récent mais qui, en outre, a des significations tout à fait différentes (1. valet (dans le jeu des cartes), 2. homme tiré à quatre épingles). Remarquons encore que le mot populaire *espiáskodik* (guetter, explorer, de l'it. *spia* « espion »), doublet de *spionkodik*, est un de ces mots d'origine italienne qui, par suite des relations historiques entre les deux pays, ont pris racine dans la langue vulgaire de Hongrie (cf. *donna, doncella*, etc.). Quant au mot *exergasia*, que le dictionnaire indique comme étant d'origine inconnu (p. 108), il remonte certainement au grec « ἐξεργασία », élaboration, travail, exécution » (Vlachos, Δεξ. Ἑλληνολογία, p. 334). Bien qu'il ne se trouve pas dans Bartal (Dict. de la latinité de Hongrie, il a dû exister dans le langage latinisé et hellénisé des étudiants au XVIII^e et au XIX^e siècles, et c'est pourquoi il se rencontre aussi chez Jókai. Pour le sens populaire¹, il est à comparer au mot *ergata*, dérivé de la même racine (ἐργον) qui a été recueilli dans le sens de « emelő rúd » (vectis ligneus, v. Du Cange) aussi par le dictionnaire de Bartal. Cette racine grecque paraît avoir eu quelque vitalité en Hongrie au début du XIX^e siècle, de même qu'en Roumanie, à l'Epoque Phanariote (cf. roum. *ergalie* « œuvre, travail »). Pour terminer la liste de ces modestes contributions, ajoutons que le mot dialectal (székely) *falángat* « faire des reproches », que les auteurs rattachent au verbe *falaz* (même sens), sans tirer des conclusions pour l'étymologie, pourrait peut-être être ramené à la racine *fal* (« vorare, fressen »). Dans ce cas, l'évolution sémantique serait analogue à celle qu'on peut observer dans l'expression également dialectale *rágton-rág* (et aussi *rágton-rágás*, « répandre des médisances, des potins sur quelqu'un », cf. le diction français : Qui *mange* du pape, en meurt).

L. GÁLDI.

Emmanuel KERTÉSZ. — SZÁLLOK AZ ÚRNAK. AZ UDVARIAS MAGYAR BESZÉD TÖRTÉNETE. [Je suis à votre service². Histoire des termes de politesse en hongrois], Budapest, Révai, s. d. 214 p.

Dans l'histoire d'une langue, l'évolution des expressions de politesse et des titres honorifiques sont des phénomènes très caractéristiques, qui, depuis longtemps, auraient dû exciter la

(1) V. Magyar Tájszótár, v. I.

(2) Formule équivalente en hongrois au français : « A votre santé ».

curiosité des linguistes. Sans se laisser influencer par les idées de Vossler sur les relations de la langue et de la civilisation à une époque donnée, M. Kertész, spécialiste des expressions idiomatiques du hongrois, s'est proposé de retracer, dès l'origine, l'histoire des termes de politesse de notre langue. Faute d'une documentation plus précise pour l'époque des Árpád, ainsi que pour les XIV^e et XV^e siècles, le vrai domaine de ses recherches s'étend du début du XVI^e siècle (époque des grands recueils de textes ecclésiastiques, dits « kódex ») jusqu'à nos jours. Il commence par constater que le phénomène qui semble caractériser toute l'évolution, consiste dans un abaissement continu des titres honorifiques. Aux premiers siècles de la christianisation de notre peuple, le titre *Uram* convenait régulièrement au prince héritier (de même que « Monsieur » en français, encore au XVII^e siècle). Le mot *asszony*, qui aujourd'hui veut dire « femme (mariée) », était à cette époque le titre de la reine, fait qui est aussi justifié par l'étymologie du mot en question (il est emprunté à l'ossète *arsin* « gebieterin », v. Et. Sz). De même, le mot *kisasszony*, rapporté à la Sainte Vierge dans *Kisasszony-napja* (la nativité), a beaucoup perdu de sa valeur stylistique, de sorte qu'aujourd'hui il s'applique presque exclusivement aux modistes et aux gouvernantes (p. 25).

A ce propos, il aurait été utile de dire que la langue hongroise n'a pas actuellement de correspondant au français « Mademoiselle » (demoiselle), et que, même pour adresser une lettre à une jeune fille, on avait recours à un autre mot (*úrleány*) qui est resté un terme de la langue écrite. Un des grands mérites de M. Kertész est d'avoir mis en rapport nos termes de politesse avec ceux des autres langues européennes. A cet égard la question mériterait d'être reprise avec plus d'ampleur. Signalons que, pour le moment, parmi les titres honorifiques répartis entre les diverses classes sociales, *tekintetes* remonte au latin *spectabilis*, *nagyságos*, provient de l'épithète *magnificus*, *nemzetes* répond aux expressions du type « gentil-homme-gentil'uomo » (en italien on écrit encore « Gentilissimo Signore ! »), tandis que *kegyelmes* semble être la traduction de l'allemand « gnädig » (appliqué non seulement à une « gnädige Frau », mais aussi aux princes régnants : « gnädiger Herr », p. 40). M. Kertész ne trouve pas de correspondant exact pour expliquer le titre *Méltóságos* qui, surtout en Transylvanie, resta longtemps inférieur au *nagyságos*. Il nous semble que cette expression (dérivée de *méltóság* « dignité ») est en relation avec le verbe *méltóztassék* (calque du latin « dignetur », cp. fr. daigner). A propos de ces « verbes de politesse », ajoutons que le hongrois *kegyeskedjék* (« veuillez », dérivé de *kegy* « faveur ») peut être comparé à l'italien *favorisca*

(« favorire » de « favore »), d'autant plus que c'est précisément le mot *kegy* qui avait remplacé en hongrois, à une époque donnée (v. p. 68) le mot d'emprunt latin *favor*.

L'auteur consacre un chapitre entier à l'étude de l'usage des formes verbales dans la conversation. Pour donner plus de relief à l'évolution hongroise, il aurait valu la peine d'entrer davantage dans les détails de l'évolution européenne et de préciser, par exemple, pourquoi la 2^e personne du pluriel s'est généralisée en français, tandis qu'elle est devenue vulgaire en italien. Il aurait été également intéressant de montrer que le pronom italien « Lei » (3^e pers. sing. féminin) correspond au titre « Vostra Signoria » exactement de la même façon que le pronom « eadem » à « Magnificētia Vestra » dans les documents latins de Hongrie. Les conclusions qu'on pourrait tirer de cette comparaison feraient comprendre, à coup sûr, la genèse de nos deux « pronoms de politesse » *ön* et *maga*. M. Kertész ne développe pas assez cette partie de son argumentation. Il se contente de constater que l'usage de ce pronom « eadem » se reflète peut-être dans les expressions telles que *az ő tisztessége* (« sa dignité ») appliquées non seulement à la troisième personne, mais aussi à l'interlocuteur même. Or, si l'on examine la fonction réelle du pronom réfléchi (*ön*) *maga* on voit qu'elle correspond au latin *ipse* aussi bien qu'à *idem-eadem*. Par conséquent il nous paraît probable que c'est l'influence de ces pronoms latins qui a donné naissance à la correspondance *maga-Kegyelmed* qui est analogue, même au point de vue historique, à la relation « Lei-Vostra Signoria ». Quant aux formules de salutation, il est à remarquer que l'expression « Van szerencsém », si répandue il y a peu de temps en Hongrie, est probablement un calque approximatif de l'allemand « (Ich) habe die Ehre » qui, à son tour, remonte au français « j'ai l'honneur ». Ce rapprochement s'appuie aussi sur le fait que dans la correspondance commerciale cette expression s'emploie de la même façon que « j'ai l'honneur » (nous avons-) en français¹.

Les recherches ultérieures pourraient avoir pour but de suivre les traces de la politesse hongroise aussi chez les peuples environnants. Ainsi le roumain *Măria sa* et *Măria Ta* (dérivé de *mare*, « grand ») a l'air d'être calqué non pas directement sur « Magnificētia Vestra » ou sur quelque forme slave, mais sur le hongrois « Nagyságod ». Comme on disait « Nagyságos

(1) M. Kertész consacre une partie spéciale aux expressions dues à l'étiquette espagnole de la cour de Vienne. Remarquons que tout récemment le regretté Nyrop avait raison de mettre en relief l'importance de l'expression *beso la mano* qui correspond parfaitement au hongrois *búzsalamán* (baise-main), v. Linguistique et histoire des mœurs, 1934, p.

Fejedelem » aux princes hongrois de Transylvanie roumains, on appliquait de même le titre « Măria Ta » aux princes de Moldavie. Etant donné l'importance de l'influence hongroise sur la formation des principautés roumaines, cette question mériterait d'être examinée de plus près. Remarquons encore que le maintien du tutoiement chez les « Csángós » (Hongrois de Moldavie) est due en grande partie à l'influence du milieu roumain où le tutoiement est encore généralement répandu.

Ces quelques remarques ne pourront, bien entendu, faire comprendre toute la portée de l'excellent livre de M. Kertész, né d'une union intime de la linguistique et de la sociologie.

L. G.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Alexandre VEÉGH. — PETŐFI CHEZ LES ROUMAINS (Petőfi a románoknál), Mercurea-Ciuc-Csikszereda, Imprimerie Vákár, 70 p.

Suivant les indications de M. Georges Kristóf, professeur de langue et littérature hongroises à l'Université de Cluj-Kolozsvár, M. Veégh, jeune professeur au lycée catholique de Mercurea-Ciuc-Csikszereda, s'est donné la peine de dresser la liste des traductions roumaines de Petőfi. Malgré ses efforts pour fournir une thèse complète, celle-ci, précieuse avant tout, par sa riche documentation, est loin d'être un tableau fidèle de la pénétration chez les Roumains de notre plus grand poète lyrique. Bien que les traductions soient relativement assez nombreuses (198 sur 826 poésies originales), la plupart d'entre elles, excepté celles de Iosif, Goga, etc..., ont été, même au moment de leur parution, absolument illisibles, sinon inintelligibles, pour les lettrés roumains. Quel lettré de l'Ancien Royaume aurait pu goûter le réalisme touchant de « l'Encrier » (A tintás üveg) dans une traduction aussi plate, aussi farcie de provincialismes éphémères que « leaga cela de tintă » (parue dans la Revue « Ungaria », v. p. 18-19) ? Il est facile de voir que de telles traductions n'avaient pu nullement contribuer à faire connaître aux Roumains le talent du poète hongrois, d'autant moins que les Roumains de Transylvanie n'en avaient pas besoin, car ils lisaient les œuvres de Petőfi en original. Pour ne citer qu'un exemple, le poète Iosif, (fils d'un directeur de lycée à Brasov-Brassó), a toujours cherché à s'inspirer sur le modèle de Petőfi. Il est certain que Goga aussi, s'il puisa dans Petőfi la ferveur de ses poésies nationalistes, s'est laissé influencer non pas par ces imitations roumaines très médiocres, mais plutôt par l'élan et le rythme du texte original. C'est

pourquoi M. Veégh, tout en se bornant pour le moment à l'étude des traductions, aurait dû essayer de montrer leur importance au point de vue de la littérature roumaine ou du moins, les mettre en relation avec le goût et les courants d'idées qui leur avaient donné naissance. Au lieu de juger une traduction latinisante de 1872 au point de vue de la linguistique historique (!) et d'expliquer, à propos du latinisme « *de nu me mai ami*. » (si tu ne m'aimes plus), les causes de la disparition du verbe « *amo* » en roumain, il aurait mieux valu montrer dans quelle mesure une expression comme *fatia mea palinda* (Búshalovány arczom) reflète les particularités stylistiques de l'époque. En général il aurait fallu approfondir l'étude du style si indispensable à l'analyse esthétique des traductions. M. Veégh a tort de louer (p. 25) un passage de Jósif où « *Szerelem istenaszszonya* » (déesse de l'Amour) est rendu par « *femeie-Dumnezeu* » (littéralement « femme-Dieu »). Dans les cas où nous avons deux ou plusieurs variantes d'une seule et même traduction, il aurait été intéressant d'entrer un peu dans les détails, tout comme on avait fait pour les traductions allemandes de « *Egy gondolat bánt engemet* ». Malheureusement le style lourd et parfois trop livresque de l'auteur (exemple : « *az elavult izű sorokban igyekezetesség (?)*, az eredetihez való ragaszkodás tapasztalható », p. 10) ne lui a pas permis de faire mieux valoir le côté esthétique de sa thèse qui, malgré ses défauts, est une contribution précieuse à l'histoire si peu connue des relations littéraires hungaro-roumaines.

L. G.

LITTERATURE

LE ROMAN HONGROIS AU COURS DE CES DERNIERES ANNEES

Au cours de ces dernières années, la production littéraire en Hongrie a été riche et variée, surtout en matière de romans.

La tendance dominante est une tendance sociale : la moitié des romans parus depuis 1930 traitent de problèmes sociaux ou bien c'est la situation sociale qui joue un rôle décisif dans la destinée des personnages. La crise que subit l'humanité moderne, les bouleversements auxquels nous assistons ont profondément influencé l'esprit hongrois. D'ailleurs, le roman social qui donne une image de la vie de la nation a toujours été chez nous un genre traditionnel depuis *Bélték-Ház* jusqu'à *Elsodort Falu*.

M. Désiré Szabó¹, le créateur du grand roman-épopée, représentation synthétique et dynamique de la vie nationale, a publié deux nouveaux romans et quelques nouvelles. L'un de ces romans est un fragment que l'auteur avait déjà publié dans une revue il y a douze ans et où il traçait le tableau de l'époque de la révolution de 1918. En réalité, ce fragment est une série de portraits dessinés avec beaucoup de verve satirique; les personnages sont des héros bien connus: on les retrouve toujours chez l'auteur qui a du monde une vision essentiellement subjective. L'autre roman est une peinture de la société moderne faite dans les couleurs les plus sombres. Il retrace la destinée tragique d'un poète de génie que la misère réduit au suicide. La famine sévit dans les campagnes hongroises. Dans les villes, les hommes de talent sont méconnus et persécutés, les hypocrites et les arrivistes font fortune, l'administration regorge de « souabes » prétentieux et cupides qui préparent la mort lente et sûre de la vraie race hongroise. L'ouvrage abonde en scènes pathétiques; on y trouve à profusion des expressions vigoureuses, des mots savoureux. Il serait facile d'en montrer les défauts, mais admirons plutôt le dynamisme puissant de M. Szabó, sa verve satirique et son incomparable humour. Son petit pamphlet *Résurrection à Makucska* est une invective mordante et spirituelle contre les parlementaires actuels et contre les poètes gonflés d'un patriotisme « pompier ».

M. Sigismond Móricz² nous a donné deux romans et deux recueils de nouvelles. Dans l'excellent roman *Rokonok*, l'auteur nous montre comment l'attachement exagéré d'un fonctionnaire public pour ses parents, lorsque ce sentiment l'emporte sur le devoir public et patriotique, devient une force destructrice. A l'occasion de ce problème psychologique, l'auteur nous donne une vaste peinture de la société, en sorte que le roman devient un véritable tableau synthétique de la vie sociale, administrative et politique dans les campagnes hongroises. Tous les efforts tentés par le procureur Kopjáss en vue de purifier les mœurs, échouent en raison des agissements d'une administration politique pourrie que dirigent des fraudeurs unis par des liens de parenté. C'est un roman politique et satirique, tout comme le *Falu Jegyzője* (Le

(1) *Désiré Szabó*, *Megered az eső* (Il commence à pleuvoir). Bartha Miklós Társaság, 1931, in-8, 272 p.; Karácsony Kolozsvárt (Noël à Kolozsvár). Káldor, 1932, in-8, 174 p.; *Feltámadás Makucsán* (Résurrection à Makucska). Saturnus, in-8, 128 p.

(2) *Sigismond Móricz*, *Rokonok* (Parenté). Athenaeum, 1933, in-8, 323 p.; *Esőleső társaság* (Société des guetteurs de pluie). Athenaeum, 1930, in-8, 247 p.; *Barbárok* (Les Barbares). Athenaeum, 1932, in-8, 94 p.

Notaire du Village) d'Eötvös dont il rappelle le sujet et la tendance. Et pourtant, la différence entre eux est essentielle : le héros d'Eötvös est un homme sans défauts, toute vertu et toute honnêteté, alors que le procureur Kopjáss, création d'un écrivain naturaliste, se permet, en dépit de sa probité foncière, de commettre des actions peu honnêtes dans l'intérêt de ses parents. Ce conflit moral conduit à un dénouement tragique. Par contre, du point de vue des idées, l'œuvre d'Eötvös est plus large, plus synthétique et plus profonde. Le roman de Móricz nous montre la crise telle qu'elle sévit dans les campagnes hongroises. L'auteur met en relief les causes de tous ces bouleversements : d'une part, la corruption qu'il peint de couleurs si sombres; d'autre part, la mévente des produits agricoles et, par conséquent naturelle, la difficulté d'écouler : l'impossibilité pour les fermiers de payer leurs dettes.

A chaque page, l'art de Móricz se révèle admirable : son naturel est inimitable; il a le don de réunir les éléments les plus divers dans un ensemble spontané et vivant; son style simple, expressif, est non moins harmonieux dans *Rokonok* que dans ses romans antérieurs. Les nouvelles qui composent le recueil *Esőleső Társaság* (Société des Guetteurs de Pluie) révèlent également les plaies des campagnes hongroises. M. Móricz y dénonce les crimes des administrateurs publics et la crise qui ruine les petits fermiers, mais cette fois, il le fait avec humour et bienveillance, même envers les responsables et les coupables. Les *Barbárok* (Les Barbares) sont un ensemble de petits contes de la vie paysanne. Le sujet en est tantôt un événement tragique narré dans des dialogues, tantôt l'analyse d'un caractère en quelques lignes expressives, tantôt enfin une petite scène de la vie paysanne. Móricz excelle dans ce genre; sa simplicité a de profondes résonances et les contes sont solidement et dramatiquement construits.

A côté du roman naturaliste, le genre de Mikszáth et de Herczeg a également trouvé des continuateurs. La mentalité de la classe campagnarde moyenne trouve ici son miroir fidèle. La bonne bourgeoisie des petites villes et des villages a conservé son optimisme loyal; l'esprit moderne n'a changé que les circonstances; le fond, chez elle, est resté le même qu'avant la guerre. C'est ainsi que M. Babay nous représente la vie de la société hongroise dans son nouveau roman dont le titre même est significatif : *Istenem ! Igy Élünk* (Mon Dieu, c'est ainsi que nous vivons !)³. Dans cet ouvrage, l'auteur raconte l'amour d'un ingénieur qui, ne pouvant pas trouver une situation en rapport avec ses compétences et son talent, de-

(3) *Joseph Babay, Istenem, így élünk !* (Mon Dieu, c'est ainsi que nous vivons !). Singer és Wolfner, 1932, in-8, 240 p.

vient petit fonctionnaire et finit par épouser une jeune fille de province. Les caractères des personnages témoignent également de l'optimisme de M. Babay : ses jeunes filles sont angéliques, sans manquer de sens pratique; ses artisans et ses ouvriers sont des gens braves et honnêtes; ses mères ont des cœurs débordants de charité, ce qui ne les empêche pas d'avoir un esprit très réaliste. C'est bien notre petite bourgeoisie campagnarde dont rien, même pas la crise, ne peut bouleverser l'âme, ni troubler la bonne humeur. On pare aux difficultés croissantes de la vie en réduisant les besoins et les dépenses, on conserve sa gaieté et son entrain, on boit du vin bon marché, on écoute un peu de musique et, si les choses tournent mal, on s'exclame : « Mon Dieu ! c'est ainsi que l'on vit ! ». M. Babay est un artiste très doué, son style est spontané et décelle une sensibilité profonde.

Le souci de rendre exactement la réalité et la nature changeante de l'âme humaine caractérise les deux nouveaux romans de M. Körmendi et de Madame Lily Bródy qui nous content des histoires de Budapest. Ces dernières années, on a vu apparaître dans toutes les grandes villes un nouveau type, celui du jeune homme peu consciencieux qui rôde à travers les rues, court après les femmes et les affaires, déteste l'uniformité de son bureau ou de sa boutique, rêve de faire fortune et de devenir un riche capitaliste. Le goût des voyages, le désir de s'enrichir, de mener une vie plus large, quels que soient les moyens auxquels on recourt pour se la procurer, tels sont les motifs qui meuvent le jeune Kelemen, petit employé de bureau et personnage principal du roman de M. Körmendi, intitulé *Budapesti kaland* (Aventure de Budapest) ⁴.

C'est aussi la vie sociale de Budapest, la « Hernád ucca » que nous dépeint Madame Lily Bródy. Son roman *A Margot* (La Margot) est celui d'une jeune fille moderne, légère, mais qui à l'aide des études arrive à se créer une vie supérieure ⁵.

Le roman ouvrier est représenté dans notre littérature par un talent vigoureux, celui de M. Kassák. L'ouvrage récemment paru, *Munkanélküliek* (Chômeurs) ⁶, nous donne l'analyse du chômage envisagé comme phénomène moral. Aux yeux de l'auteur, le chômage est une maladie terrible qui détruit lentement sa victime, affaiblit son corps, ébranle ses nerfs, lui fait perdre l'équilibre moral, l'avilit progressive-

(4) *François Körmendi*, *Budapesti kaland* (Aventure de Budapest). Pantheon, 1932, in-8, 543 p., v. C. R. dans la *Revue*, t. XI (1933), p. 114-19.

(5) *Lily Bródy*, *A Manci* (Margot). Athenaeum, 1932, in-8, 231 p., v. ib., p. 114-7.

(6) *Louis Kassák*, *Munkanélküliek* (Chômeurs). Nyugat, 1933, 2 vol. in-8, 191 et 205 p.

ment, éveille ses instincts les plus vils, les plus laids et la conduit fatalement à sa perte. L'auteur commence par nous montrer les effets de cette terrible maladie sur la destinée de deux ouvriers amis, puis il élargit de plus en plus le cadre de son roman en y introduisant de nouveaux personnages que le manque de travail rend égoïstes, chez lesquels il tue le bon sens et tout sentiment de solidarité. L'ouvrage émeut parce que l'auteur n'a pas exagéré et parce qu'il a abandonné tout parti-pris politique au profit de l'art. Le style est très personnel, c'est un peu le style de la « nouvelle objectivité » à la mode, si bien que Kassák laisse souvent sans les approfondir même les scènes les plus tragiques. Les personnages ouvriers sont très bien et très expressivement caractérisés, mais les représentants de la bourgeoisie ne sont pas différents des types bien connus de la littérature socialiste.

Les nouvelles de Gelléri⁷ nous introduisent également dans la vie ouvrière, mais quelle différence entre les deux écrivains ! Chez le premier, tout est simple, clair, objectif, tandis que Gelléri s'essaie à l'analyse profonde du sentiment, à la rêverie, il considère même la nature avec un certain mysticisme. Chez lui la tendance psychologique et lyrique l'emporte sur la tendance sociale.

Le passé semble intéresser de nouveau les écrivains, mais hâtons-nous d'ajouter qu'il les intéresse seulement dans la mesure où il ressemble au présent et en ce qu'il a d'éternellement humain. Ainsi s'explique que la grande tradition du roman historique ait de nombreux continuateurs.

Tout d'abord, l'œuvre monumentale de Madame Gulácsy : *Pax vobis*⁸. Nous sommes au début du XVIII^e siècle, à l'époque des guerres de Rákóczi, époque dont l'esprit héroïque a toujours inspiré nos poètes et à laquelle ce roman prête un intérêt nouveau : la découverte de l'époque « baroque », du XVIII^e siècle, par les historiens de l'après-guerre, et notamment par MM. Szekfü et Heckler. L'héroïne de *Pax vobis* est Marie, la fille du comte de Pálffy, général de l'armée royale. Elle aime un jeune soldat ennemi, un fidèle de Rakóczi. Par la suite, Marie devient dame d'honneur à la cour et l'empereur s'éprend de ses charmes. Elle décide de se servir de cette influence pour ramener la paix dans son pays. Elle est poussée à cette décision aussi bien par son patriotisme que par son amour, car elle espère qu'après la cessation des hostilités, la

(7) *André Gelléri*, Szomjas inasok (Apprentis assoiffés). Nyugat. 1933, in-8. 163 p.

(8) *Irène Gulácsy*, Pax vobis ! Singer és Wolfner, 1931, in-8, 3 vol. 321, 358, 316 p., v. C. R. dans la *Revue*, t. XI (1933), p. 380.

filles du général de Pálffy pourra épouser son fiancé, un homme dévoué à Rákóczi. L'auteur fait apparaître, comme dans une grande galerie de portraits, tous les personnages célèbres de l'époque. D'un côté, la cour de Vienne, avec ses intrigants, peinte avec un romantisme exagéré, un peu à la manière de Jókai : le roi, monarque passionné, inconstant, tour à tour idéaliste et voluptueux; la reine, épouse vieillie et jalouse; la reine-mère qu'une dévotion excessive rend aveugle, et enfin le comte de Pálffy, type du Hongrois « occidental », raisonnable, traditionaliste, fidèle à la dynastie. La romancière nous introduit ensuite dans le camp adverse, celui des insurgés appelés « Kuruc ». Leur chef, le prince Rákóczi, idéaliste qui se sacrifie pour la liberté de sa patrie, mais qui considère les événements d'une manière un peu fantaisiste; le comte de Bercsényi, pessimiste inguérissable; les généraux « Kuruc », prêts à tout instant à verser leur sang, mais non à observer la discipline militaire; le comte de Károlyi, indécis, raisonneur, scrupuleux; enfin Gabriel de Haller, le fiancé de Marie, jeune héros vaillant et noble, mais incapable de comprendre qu'il existe dans la vie des complications plus subtiles que l'on ne résout pas en tirant une épée : voilà les héros de cette lutte pour l'indépendance, tels que Madame Gulácsy nous les montre avec un art vraiment admirable. Ajoutons que la peinture des passions collectives et des misères du peuple est également fort belle. C'est la jeune héroïne, Marie de Pálffy, qui, grâce à son instinct féminin, juge les événements avec le plus de clarté. Mais le jeu qu'elle joue avec l'amour du roi finit tragiquement pour elle : au moment décisif il ne lui reste qu'un seul moyen de sauver son fiancé de la mort et sa patrie de l'oppression : se donner au roi. Ce « crime qui couronne » qui lui fait sacrifier son honneur de femme, lui ravit le bonheur terrestre, car son amant ne peut le lui pardonner; par contre, il lui vaut une récompense supérieure : la conscience d'avoir rendu la paix à sa patrie. Les yeux tournés vers l'immense plaine hongroise, comme si les cris de joie d'un peuple délivré parvenaient jusqu'à elle, Marie s'exclame : *Pax vobis*, la paix soit avec vous ! Ce roman est la véritable épopée du patriotisme éclairé et pacificateur.

Deux romans plus courts nous ramènent à l'époque de la décadence romaine : *A Nap Fia* (Le Fils du Soleil) de M. Ferenc Herczeg et *Aranykoporsó* (Le Cercueil d'Or) de M. Ferenc Móra⁹. On peut faire remarquer que c'est l'analogie qui existe entre notre époque et celle de la décadence antique qui a déter-

(9) *François Herczeg*, *A Nap fia* (Le fils du Soleil). Singer és Wolfrner. 1931, in-8, 176 p. — *François Móra*, *Aranykoporsó* (Cercueil d'or). Genius, 1933, 2 vol. in-8, 278 et 345 p.

miné les auteurs à choisir ces sujets. La même idée dominante inspire les deux romanciers, à savoir l'opposition du christianisme et du paganisme. Dans le roman de Herczeg, il y a beaucoup de romanesque, les personnages sont extraordinaires et mystérieux. Quant au *Cercueil d'or*, il symbolise les valeurs païennes que l'on veut sauver pour l'ère chrétienne. C'est un roman archéologique; on y sent l'effort du savant pour donner un tableau précis et minutieux des coutumes antiques.

C'est surtout le goût des biographies romancées qui semble s'être considérablement développé chez nous. Pour satisfaire à ce goût, voici deux livres de M. Zsolt Harsányi : « *Az Ustökös*, qui est une biographie de Petöfi et *Ember, küzdj'*, une biographie de Madách¹⁰. La première veut retracer, non seulement la vie du poète, mais encore la vie littéraire de son époque. L'auteur a mieux atteint le second de ces buts. Certes, les amours de Petöfi sont bien analysés, mais, tel que nous le représente M. Harsányi, Petöfi ressemble plutôt à un grand enfant qu'à un poète romantique. La révolte profonde n'est plus que la rancune; le biographe insiste trop sur l'entêtement de son héros sans en comprendre les raisons véritables. L'œuvre n'est pas solidement construite et l'ensemble garde l'aspect d'une série de nouvelles juxtaposées. Le biographe de Madách a beaucoup mieux rempli sa tâche. La vie de Széchenyi a inspiré à M. Lóránd Hegedűs une biographie romancée¹¹ : l'écrivain considère le grand homme d'Etat sous de nouveaux aspects et parvient ainsi à résoudre certains problèmes restés jusqu'alors inexplicables.

Le roman de M. Pap, *Megszabadítottál a haláltól*¹², narre également les événements du passé avec une couleur locale assez forte. Le romancier nous fait participer à la vie de la Palestine ancienne à l'époque du Christ. Mais chez M. Pap, l'action est complètement subordonnée aux idées. C'est une sorte de roman philosophique dont le problème central est la délivrance de l'humanité. Le personnage principal, Michaël, représente en quelque sorte le Christ. Il sauve les hommes de la mort ou plus exactement de la peur de la mort. Cette mystérieuse délivrance est un peu obscure et équivoque. L'histoire

(10) Zsolt Harsányi, *Ember, küzdj'* ! (Homme, lutte !). Singer és Wolfner, 1932, 3 vol. in-8, 280, 238, 251 p. — Zsolt Harsányi, *Az Ustökös* (La comète). Singer és Wolfner, 1932, 2 vol. in-8. 248 et 236 p.

(11) Laurent Hegedűs, Gróf Széchenyi István regénye és éjszakája (Le roman tragique du comte Etienne Széchenyi). Athenaeum, 1932, in-8, 324 p.

(12) Charles Pap, *Megszabadítottál a haláltól* (Tu m'as sauvé de la mort). Nyugat, 1932, 2 vol. in-8, 160 et 100 p. v. C. R. dans la Revue, t. XI (1933), p.

entre Tekijahu et Abimel est plus claire. Par la mission de Michaël, on voit l'idée transcendante de la paternité fondement de la société juive, se transformer en une paternité spirituelle. Par la liberté de l'esprit, Abimel parvient à secouer les chaînes du sang. Comme tous les vrais prophètes, Michaël épouse la cause du pauvre et va partager sa misère et ses souffrances. Le style de M. Pap a de la vigueur, son vocabulaire est riche, son naturalisme est vraiment biblique. Une chaude atmosphère, celle de la souffrance, du fanatisme et du sacrifice, enveloppe le roman. Il y a lieu de déplorer pourtant certains défauts de construction : le roman a deux commencements; il y a au début deux naissances miraculeuses, qui n'ont entre elles aucun rapport.

Le nouveau livre de Kosztolányi, *Esti Kornél*, est aussi une sorte de roman philosophique¹³. Kornél est un personnage symbolique qui incarne un des « moi » de Kosztolányi. le moi révolté à qui il doit aussi bien ses défauts que ses richesses sentimentales. Le romancier présente ce personnage comme un de ses amis, un ami aimé et détesté à la fois, avec qui, lui, — le « moi » raisonnable, discipliné, — s'associe pour composer un roman avec les riches expériences d'Esti. Or cet ouvrage est moins un roman qu'une série de nouvelles qui révèlent le scepticisme élégant et artistique de l'auteur. Kornél Esti parvient à comprendre qu'une action excellente peut nous conduire à l'ingratitude la plus cruelle. Un jeune homme sauve Kornél Esti au moment où il va se noyer dans le Danube. Esti lui est tellement reconnaissant que le jeune homme devient de plus en plus imprudent si bien qu'il ne reste plus à Esti qu'un seul moyen de se débarrasser de lui : le jeter cordialement dans le Danube. Nous trouvons dans ce livre quelques pages satiriques sur les Allemands; l'auteur raille leur trop grande précision et leur entêtement. Esti narre le cas d'un baron allemand qui réussit à mettre d'accord les éléments antagonistes de l'Association qu'il préside et cela par le simple fait qu'il dort aux séances. L'auteur loue la sagesse de ce baron et nous sommes enclins à en faire autant. Kosztolányi développe ces paradoxes avec une gaminerie fort originale; son style est spirituel et artistique.

Le livre de M. Jenő Heltai, *Álmokháza* (Maison des Rêves)¹⁴ est un roman analytique auquel la critique a réservé le meilleur accueil. C'est un récit de guerre : l'histoire d'un ingénieur pilote qui revient blessé et l'esprit quelque peu dé-

(13) *Désiré Kosztolányi*, Esti Kornél (Kornél Esti). Genius, in-8, 256 p.

(14) *Eugène Heltai*, Álmokháza (Maison des rêves). Athenaeum. 1930, in-8, 352 p.

rangé. Ses pressentiments, ses sensations obscures, ses remords, ses désirs remplissent le roman, c'est la vie d'une conscience malade. Avant cette catastrophe, le héros était un homme robuste qui avait remporté de nombreux succès et qui ne se faisait jamais de scrupules. Il veut maintenant réparer ses torts, recommencer sa vie à partir du moment où il croit l'avoir manquée. Lorsqu'il était enfant et qu'il fréquentait le lycée, il voyait souvent une petite fille sortir d'une maison qu'il trouvait mystérieuse, la maison des rêves. Il la retrouve jeune fille. Celle-ci, en dépit de la vie passionnée, tourmentée qu'elle a menée, se souvient de son admirateur d'antan et elle a conservé la nostalgie de ce muet amour d'enfance comme la nostalgie de sa pureté première. Ils se rencontrent, mais ne peuvent plus se retrouver. Trop de choses se sont passées qui les séparent irrémédiablement. Le jeune blessé en proie à la fièvre voit s'approcher un fantôme qui l'avertit qu'il va mourir. L'analyse des doutes obscurs, des états subconscients et maladifs constitue la partie principale du roman.

Le charmant petit roman de Madame Renée Erdős, *Hajnali Hegedűszó*¹⁵ est l'histoire d'une jeune fille innocente d'un Parsifal féminin qui incarne la pureté, la tendresse, la modestie. Elle aime d'amour le jeune pianiste Ariel qui l'épouse à la fin. C'est un roman lyrique. Art, nature, beauté, innocence, tout concourt à rendre heureux ces jeunes gens exquis. Les épanchements de la pure passion, la chaude atmosphère de la jeunesse remplissent le roman.

Jusqu'à présent le roman de bêtes, si populaire dans les littératures étrangères, nous manquait complètement ou du moins n'avait de place que dans la littérature enfantine. Mais voici que le chien Csutora inspire à M. Márai son nouveau roman¹⁶. M. Márai se garde bien de faire une sorte d'histoire naturelle ou de développer des raisonnements philosophiques. Grâce à son chien, il découvre à nouveau le monde qui l'environne, sans pourtant que le roman devienne un nouveau « voyage autour de ma chambre ». Il observe les instincts de son chien et trouve des analogies frappantes entre la psychologie de Csutora et celle des humains, analogies qui lui permettent de comprendre certaines raisons instinctives de nos fictions. L'auteur se moque un peu de la psychanalyse; il fait prononcer par une dame freudienne des discours prétentieux sur les complexes du pauvre chien. Il y a dans ce roman un peu de satire, un peu d'analyse, de la réflexion, des observa-

(15) Renée Erdős, *Hajnali hegedűszó* (Concert de violon à l'aube). Athenaeum, 1933, 226 p.

(16) Alexandre Márai, *Csutora*. Pantheon, 1932, in-8, 247 p.

tions exactes, mais surtout de la mesure et de l'harmonie. Le style en est très soigné.

Il nous reste encore à rendre compte de deux romans qui ont eu un grand succès : *Isten Országa felé* et *Meztelen ember* de M. Mihály Földi qui, au dire de l'auteur, constituent les deux premières parties d'une trilogie. Le premier roman ¹⁷ raconte une histoire impressionnante et met en œuvre les éléments les plus divers : tout d'abord quatre grands peuples danubiens, les Hongrois, les Autrichiens, les Serbes et les Tchèques, qui ne parviennent jamais à se mettre d'accord, puis des êtres surnaturels qui mènent toute l'action : Dieu et le diable. Le diable prépare les esprits à la guerre. Il cherche à s'emparer d'une jeune fille dont il voudrait devenir amoureux, mais il est incapable d'éprouver l'amour terrestre. M. Földi n'a rien à faire avec ce dualisme qui considère la vie comme une lutte engagée entre Dieu et le diable. Aux yeux de l'écrivain, ce dernier personnage est un être très inférieur à Dieu, il n'est au fond qu'un élément dans les projets divins. Le diable est bien las du métier qu'il fait, il envie le bonheur et les souffrances des hommes, il déplore de n'avoir point de corps et par conséquent de ne pouvoir mourir. Sa passion de destruction l'oblige à tenter les hommes, mais il le fait à regret et déborde de joie si un être lui résiste, ce qui d'ailleurs arrive assez rarement. Selon le projet de l'auteur, la trilogie paraît avoir pour sujet : la délivrance de l'humanité par la résistance d'un être angélique aux suggestions du démon. Le second volume a pour titre *Meztelen Ember*. Le fiancé de la jeune Clotilde, François Juhász, de qui le diable s'était emparé, cherche à se libérer de l'esprit malin et part à la recherche de Dieu. Il se met en route tout nu, c'est-à-dire dépouillé de toutes connaissances terrestres. Il doit délivrer sa fiancée qui est perdue parce qu'il l'a flétrie par un mariage diabolique. L'action est fort embrouillée; l'auteur choisit ses personnages parmi les types représentatifs de l'humanité. Le monde transcendant est en relations avec le monde terrestre par le moyen de l'occultisme. Il paraît qu'à la fin du second volume, François Juhász est sauvé parce qu'il a réussi à anéantir le diable. Il a triomphé des penchants naturels, tué en lui l'amour charnel, en somme il a sacrifié la chair à l'esprit. Il serait curieux de savoir ce que sera le troisième volume. Le roman est étrange. Le problème est sublime, les procédés tantôt obscurs, tantôt banals, (le diable revêt par exemple diverses formes humaines pour exciter les hommes d'Etat à la

(17) *Michel Földi, Isten országa felé* (Vers le royaume de Dieu). Athenaeum, 1932, in-8, 417 p.; *Michel Földi, A meztelen ember* (L'homme nu). Athenaeum, in-8, 1933, 439 p.

guerre) et l'ouvrage ressemble à un roman feuilleton. Certaines parties écrites avec un art incontestable témoignent d'une psychologie très fine, mais dans son ensemble le roman nous paraît obscur, non parce que l'auteur y a introduit des puissances transcendantes ou des forces occultes, mais parce qu'il a insisté sur l'action aux dépens des idées. Il est curieux de constater que, dans ces dernières années, certains de nos romanciers ne cherchent pas à exprimer leurs idées avec clarté et s'attachent plutôt aux détails. La raison en est peut-être qu'ils ne veulent pas avoir l'air d'avoir des partis-pris politiques ou philosophiques.

Enfin, nous ne saurions passer sous silence le soixante-dixième anniversaire de l'illustre romancier, M. François Herczeg, que toute la société hongroise a fêté cette année. Grâce à une activité littéraire exceptionnelle qui ne s'est pas démentie pendant cinquante ans, M. Herczeg a réussi à conquérir les faveurs du public hongrois et étranger et, malgré son âge avancé, il continue à publier de remarquables ouvrages.

Ch. HORVÁTH.

HISTOIRE

RÉVAY József. — GÖMBÖS GYULA ÉLETE ÉS POLITIKÁJA. [Jules Gömbös. Sa vie et sa politique]. Budapest, Franklin Tarsulat, 1934.

La littérature biographique a toujours été très goûtée du public. La plus grande faveur va aux biographies des personnes vivantes; et cette curiosité se laisse facilement expliquer. A examiner de près, nous croyons pouvoir lui découvrir des sources de nature psychologique : d'une part l'intérêt naturel d'un esprit pour un autre esprit, d'autre part le caractère d'un certain groupe d'hommes, surnommés par les psychanalistes « les contemporains ». Ce sont ceux qui, en voulant conférer quelque intérêt à leur existence d'ailleurs très simple, s'efforcent de la replacer dans l'histoire contemporaine; ils savent tout, ils connaissent tout et sont heureux de pouvoir s'écrier à la lecture d'une page : « c'est vrai, je l'ai vu ».

Ce double intérêt psychologique a réussi à créer une riche littérature biographique. Cependant, on a très rarement la chance d'y découvrir une œuvre remarquable par son sujet, par l'intérêt du personnage vivant qu'il traite. C'est ainsi que nous avons eu dans ces dernières années des œuvres racontant la vie de presque tous les hommes d'Etat européens, auxquelles vient s'ajouter un ouvrage sur Jules Gömbös.

L'ouvrage est destiné — dans une certaine mesure — à satisfaire la curiosité du public, dont la soif psychologique sera calmée ici par le contact direct avec une âme attachante; mais sachons gré à l'auteur d'avoir su s'élever au-dessus des désirs des « contemporains », car il n'y a rien dans ce livre qui aurait pour but de flatter le goût de cette partie du public. Bien au contraire, l'étude psychologique du caractère du « Premier » hongrois ne compose qu'une partie secondaire, bien que très soigneusement élaborée, de l'ouvrage. L'auteur subordonne sa curiosité psychologique incontestable à d'autres buts plus essentiels. L'apparition du livre n'est pas motivée seulement par ce que nous venons d'expliquer. Cette biographie est un précieux document historique, le compte-rendu des dernières vingt-cinq années écoulées. Celui surtout des dix dernières constitue peut-être le chapitre le plus intéressant de l'histoire européenne, vu à travers le personnage d'un homme d'Etat-soldat qui représente le point de vue de sa nation. Ainsi pris et ainsi compris, ce livre revêt un caractère d'intérêt général et devient digne de l'attention du grand public lettré d'Europe. Et par là, il se range à côté des biographies des chefs d'Etat actuels d'Europe et donne bien à des comparaisons très justes avec MM. Mussolini, Hitler, Kemal et feu le chancelier Dolfuss. De plus, ce livre comble une grande lacune dans notre littérature historique : le tableau de la Hongrie moderne, esquissé dans les biographies du régent Horthy, du premier ministre M. le comte de Bethlen et du défunt leader du parti agraire, Nagyatádi szabó, n'est complet que si l'on y ajoute cette nouvelle étude sur l'ami et collaborateur de ces trois personnages éminents de notre pays.

L'ouvrage distingue très nettement trois phases dans la vie de Gömbös : l'enfance, l'école militaire et le service, ensuite la carrière politique. L'auteur réussit à bien saisir dès la jeunesse les traits de caractère principaux. Il y découvre en germe ce sentiment d'indépendance, ce besoin de s'élever au-dessus des autres, un penchant irrésistible aux initiatives et une sûreté de jugement qui le prédisposent à devenir chef. Le fils de l'instituteur de Murga, comme s'il sentait déjà sa mission, veut se débarrasser des liens de la famille, de l'école civile et entre à l'école militaire, plus conforme à son caractère. Dans la milice, un autre sentiment, celui du patriotisme, s'éveille en lui et une vie active commence dès lors. Le jeune cadet ferme et résolu entrevoit déjà l'avenir, se cultive, étudie et devient l'un des meilleurs soldats de l'armée commune. C'est la fin tragique de la guerre qui le pousse vers la carrière politique. Dans les troubles de la révolution il rend d'inoubliables services à sa nation et sera l'organisateur de la contre-révolution. Après le rétablissement de l'ordre, M. Gömbös, déjà connu par-

tout en Hongrie, commence une lutte politique qui le mène, à travers les événements Budaörs, des chutes, des relèvements, vers le ministère, et peu après, à la présidence du Conseil.

Il est tout à fait naturel que l'auteur, en écrivant son ouvrage, se soit laissé emporter par l'élan prodigieux de cette vie, et, que, là où les documents lui manquaient, il se soit confié à son inspiration. Mais il ne se laisse jamais entraîner vers la diatribe : c'est l'œuvre d'un homme qui admire sincèrement son héros. Il ne perd jamais de vue que la première tâche du biographe, c'est « la recherche de la vérité »¹, mais il sait très bien que cette recherche historique a besoin — à côté d'arguments positifs — d'un don d'intuition, d'une faculté de faire revivre le passé. Il raconte tout, et fidèlement : « le biographe qui croit embellir le travail de la nature, en corrigeant le ridicule des grands hommes,... en niant un changement de front ou de doctrine, ce biographe mutilé, enlaidit, et, en dernière analyse diminue son héros² ». Rien ne serait d'ailleurs plus intéressant, ayant le beau travail de M. Kornis sur les hommes d'Etat, que d'appliquer sa théorie à cette vie racontée par M. Révay et l'utiliser comme exemple vivant pour appuyer la thèse.

Pour parler une fois de plus de la psychologie, notons que l'auteur a réussi à saisir le caractère de M. Gömbös dans son évolution, lente ou rapide, telle qu'il s'est formé dans le contact avec les êtres et les événements historiques. A coup sûr, puisqu'il s'agit là d'une évolution loin d'être achevée, ce livre ne peut nous donner qu'une idée bien incomplète de M. Gömbös. Mais, n'oublions pas les paroles de M. Walt Whitman : « Tout homme est plus grand que son portrait ».

Ladislav Pöböör.

Arpád MARKÓ. — *II. Rákóczi Ferenc a hadvezér.* [François II Rákóczi le stratège], Budapest, M. T. A., 1934, in-8°, 448 p.).

La guerre d'indépendance entreprise par les Hongrois sous le commandement du Prince de Rákóczi (1703-1711) avait pour but de mettre un terme à l'influence germanique dans le bassin des Carpathes. Contemporaine de la guerre de succession d'Espagne, — elle aussi dirigée contre les Habsbourg, — il est très naturel que des relations se soient établies entre les différents adversaires. Ce fut ainsi que le prince Rákóczi entra en rapports étroits, tour à tour avec Louis XIV, Charles XII, Frédéric Guillaume, les Polonais et les Russes.

(1) MAUROIS, Aspect de la Biographie moderne, p. 58.

(2) Ibid., p. 32.

(3) Repr. par MAUROIS, ouvr. cit., p. 30.

La personnalité de ce grand chef hongrois était jusqu'alors demeurée insuffisamment éclairée. Quant à son aspect militaire, il nous échappait presque totalement. Les travaux du colonel Markó viennent de remédier à cette lacune. La personnalité de Rákóczi soldat, — moins idéaliste peut-être, mais à coup sûr plus vivante que sous son aspect légendaire, — est désormais fixée.

De nature strictement militaire, la tâche qui incombait à ce jeune Prince lorsqu'il prit la tête du mouvement insurrectionnel, était des plus ardues. Mettre sur pied en quelques mois une armée, l'équiper, pourvoir à son ravitaillement, la mettre en état, enfin, de supporter le choc des troupes régulières, était une chose d'autant moins aisée que le Prince de Rákóczi manquait d'expérience. Mais c'est avec un zèle et une endurance que soutenait seule la foi ardente qu'il avait de sa mission, que Rákóczi surmonta les premières difficultés. Mais, abandonné par ses alliés, après 8 ans de gloire, il ne céda que devant l'écrasante supériorité ennemie. L'indépendance subit alors un échec total, mais la tentative de Rákóczi ne demeura pas sans résultats. Les mouvements nationaux ultérieurs profitèrent de l'expérience acquise, surtout en matière d'organisation militaire. Cette expérience servit la France elle-même. En effet, c'est aux soldats de Rákóczi qu'elle doit de posséder une cavalerie légère et un maréchal aussi célèbre que le fut Ladislas Berchényi.

T. BARÁTH.

Kálmán BUDAY. — *Báthory István erdélyi fejedelemsége* [La principauté transylvaine d'Etienne Báthory], 1571-76. Szeged, *Városi Nyomda*, 1932, in-8°, 236 p.

Avant d'être roi de Pologne, Etienne Báthory fut pendant six ans souverain d'une principauté puissante où les Hongrois, par suite de l'avance des Turcs, se virent forcés de créer une souveraineté nouvelle : celle de Transylvanie. Il importe, si nous voulons apprécier à sa juste valeur l'œuvre polonaise de ce grand monarque, de connaître ce fait ainsi que l'histoire de ces six années de règne. Etienne Báthory a en effet transplanté en Pologne la pratique et le personnel gouvernemental hongrois. L'influence prépondérante exercée, sous son règne, par la civilisation hongroise, devient alors très compréhensible. Cette influence s'exerça même si fortement qu'elle a laissé des traces jusque dans la langue polonaise.

Composée en forme d'encyclopédie pratique, la présente étude — une thèse soutenue à l'Université de Szeged, — a l'avantage de faciliter et d'orienter nos recherches futures.

T. BARÁTH.